



### Au troisième jour<sup>1</sup>

Et les cieux grondent, couleur de braise.  
À Ravensbrück les arbres vers l'aurore  
Et les racines pressentent la lumière  
Et le vent se lève. Et le monde chante.

Parce que les infâmes à gages ont pu tuer  
Et que de battre son cœur a pu cesser –  
Au troisième jour il a vaincu la mort  
*Et resurrexit tertia die.*

### Le désert de l'amour<sup>2</sup>

Un pont, un macadam brûlant,  
Vide ses poches dans le jour,  
Met en ordre ce qui est à tous.  
Tu es seul dans le couchant monotone.

Le pays comme fond de fosse froissée,  
Monts de sueur dans l'ombre scintillante,  
Le couchant. Le rayonnement me fige,  
Le jour m'aveugle. C'est l'été, jamais je ne l'oublierai.

C'est l'été, une chaleur à foudroyer.  
Debout, je sais, sans un mouvement d'aile,  
Les oiseaux comme chérubins en flammes  
Dans les cages obstruées, couvertes d'échardes.

1 János PILINSZKY, *Összes versei*, éd. Zoltán Haffner, Budapest, Osiris Kiadó, 2003, p. 47. Publié dans une revue en 1959, puis dans le recueil *Au troisième jour*, section « Sur le mur d'un camp de concentration ».

2 *Ibid.*, p. 51. Publié dans une revue en juin 1956, puis dans le recueil *Au troisième jour*, section « Sur le mur d'un camp de concentration ». Au-delà du sens évident de la métaphore, il est possible que Pilinszky fasse référence à Mauriac.

Te souviens-tu ? Au commencement était le vent,  
Puis la terre, puis la cage.  
Feu et crottin. Et quelquefois  
quelques coups d'aile, quelques réflexes vides.

Et la soif. J'ai alors demandé à boire.  
J'entends toujours les gorgées fiévreuses,  
Et je souffre impuissant comme la pierre,  
Et j'éteins les éblouissements.

Les ans passent, les années et l'espoir –  
Comme dans la paille un poêlon en fer.

### Deuil<sup>3</sup>

Entre tes dents terne est la peine,  
Voici claquer la solitude,  
Tu cherches des berges sans hommes,  
Chacun de tes membres est vide.  
Tu es fermé comme on se damne,  
Et au derrière de ton front  
Il reste, déchirant et nu  
Le réconfort seul, rien de plus !

Le sens traître ne te protège pas,  
L'étroit liseré ne le tient plus,  
La lubie qui n'a pas de pareil,  
Mène par groupes les étoiles,  
Jusqu'à ton cœur qui s'ébahit,  
Debout, tu médites et laisses  
Entrer, comme en un deuil de gris,  
Les étoiles qui s'effilochent.

### La Mer<sup>4</sup>

La mer, as-tu dit expirant,  
Et depuis ce seul mot de toi  
Explique pour moi la mer  
Et peut-être aussi qui tu es.

3 János PILINSZKY, éd. cit., p. 17. Publié dans en revue en 1943, puis dans *Le Trapèze et la limite*.

4 *Ibid.*, p. 78. Publié dans la revue *Vigilia* en 1962 puis dans le recueil  *Icônes de la*

*grande ville*. Le mot « mer » (*tenger*) n'a aucune proximité de son avec le mot « mère » (*anya*) présent aussi dans le texte hongrois.

Et peut-être aussi, qui je suis ?  
Creux de la vague, crêtes de vagues.  
Ton agonie comme la mer,  
Me rend libre et m'enterre.

Maman, maman. Jours de semaine.  
J'entends ta mort et je t'appelle.  
Epouvantables jours de semaine.  
Pauvre, pauvre, pauvre, pauvre.

*(Poèmes traduits par Paul-Victor Desarbres.)*

*Dossier*